

SHIRLEE BUSBEE

La rose d'Espagne



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

**J'AI
LU**
POUR Elle

AVENTURES  PASSIONS

Shirlee Busbee

Après avoir étudié au Maroc, c'est en 1977 que cette Californienne publie son premier roman, *L'appel de la passion*. Dès lors, elle n'a plus jamais cessé d'écrire. Auteure d'une quinzaine de romances historiques, elle s'adonne également à la romance contemporaine. Considérée comme l'une des plus grandes figures de la romance, elle a beaucoup contribué au succès du genre. Ses livres sont traduits dans le monde entier.

La rose d'Espagne

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

La rose d'Espagne

N^o 2732

Le lys et la rose

N^o 2830

Le quiproquo de minuit

N^o 2930

Au-delà du pardon

N^o 2957

L'appel de la passion

N^o 3056

Lady Wixen

N^o 3143

Sous le sceau de l'amour

N^o 3287

Cœur à prendre

N^o 5556

Coup de poker

N^o 6453

Indomptable Thea

N^o 6643

Seras-tu le gardien de mes nuits ?

N^o 9151

Seras-tu l'amant de mes nuits ?

N^o 9330

SHIRLEE
BUSBEE

La rose d'Espagne

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Vassoula Galangau*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Pour Claudia Ramos,
Galena Terry,
Jim et Lilian Fisher
et Howard.*

Titre original
THE SPANISH ROSE

© Shirlee Busbee, 1986

Pour la traduction française
© Éditions Presse de la cité, 1987

Avant-propos

D'après les rapports officiels espagnols, il n'y avait que deux cents hommes dans la ville de Portobelo lors de l'attaque de Henry Morgan et de ses boucaniers, et les renforts espagnols envoyés de Panama comptaient un peu plus de huit cents hommes.

Morgan prétendait que neuf cents hommes défendaient la cité assiégée et qu'une armée de trois mille soldats dépêchée de Panama avait combattu ses boucaniers dans la jungle.

En ce qui concerne les batailles, j'ai opté pour les chiffres donnés par Morgan.

Le véritable *almirante* de l'armada de Barlovento se nommait don Alonzo de Campos y Espinosa. Son vaisseau amiral était le *Magdalena*. J'ai pris la liberté de substituer Diego Delgado à don Alonzo et le bateau de Diego, le *Santo Cristo*, au *Magdalena*.

Hormis les actions des personnages et des vaisseaux fictifs, les faits, qui culminent avec la bataille de la barre de Maracaibo, se sont déroulés de la façon dont je les décris. Tous les navires mentionnés dans ce livre ont existé, excepté l'*Ange Noir*, le *Lucifer*, le *Santo Cristo*, le *Raven*, le *Caroline*, le *Griffin*.

PREMIÈRE PARTIE

Vendetta
Les Caraïbes, 1664

1

Un rire d'ivrogne jaillit d'une taverne sur le front de mer, rebondit sur les pavés et fit sursauter la mince silhouette qui s'avançait sur le quai. Maria Delgato crispa les mains sur le sac de toile dans lequel elle avait empilé ses maigres provisions puis s'enfonça dans l'ombre.

« *Cielos !* » Ce n'était pas le moment de flancher ! Pas si près du but, pas après avoir parcouru un si long trajet... Parmi les vaisseaux ancrés dans les eaux jaunes du port de Séville, son regard distinguait le *Santo Cristo*, un galion qui appartenait à son demi-frère. Le navire allait prendre le départ à l'aube, traverser l'Atlantique en mettant le cap sur l'archipel des Caraïbes puis sur l'île d'Hispaniola. Lorsqu'il appareillerait, Maria serait à bord.

Un flot de larmes submergea ses yeux alors que l'image de sa chère Hispaniola, avec sa vallée luxuriante, émergeait dans son esprit. Depuis l'âge de six mois Maria habitait une maison située à quelques milles de Saint-Domingue. Par quel caprice du destin s'était-elle retrouvée en Espagne, son pays natal, seize ans et demi plus tard ?

Les événements des dix-huit derniers mois lui paraissaient invraisemblables. Même aujourd'hui, par cette moite soirée d'août 1664, Maria avait peine à croire ce qui était arrivé. Tout avait commencé par

la mort de son père ou plutôt par le duel sanglant qui l'avait opposé à son pire ennemi, sir William Lancaster. Ce dernier y avait trouvé la mort, non sans avoir auparavant grièvement blessé son adversaire. Don Pedro Delgado ne s'en était jamais remis. Son calvaire avait duré six mois au bout desquels il avait succombé. Son épouse, doña Isabel, qui n'avait pas quitté le chevet du mourant un seul instant, l'avait suivi dans la tombe quelques semaines plus tard.

Un sanglot enfla la poitrine de Maria comme chaque fois qu'elle pensait à ses parents. Pourtant, elle ne se laissait pas souvent apitoyer par ses malheurs. Les baisers tendres et les mots affectueux de son père lui manquaient cruellement. Mais elle regrettait davantage encore la douce présence de sa mère. Les fréquentes absences de don Pedro, chef de garde du Trésor espagnol, sans cesse en déplacement entre La Havane et Séville, avaient rapproché Maria de doña Isabel.

Les deux femmes avaient coutume d'attendre don Pedro dans ce qu'elles appelaient le plus beau séjour du monde, une magnifique demeure flanquée de larges terrasses, ceinte par des champs de canne à sucre et par l'enchevêtrement inextricable de la forêt tropicale.

Le regard de Maria chercha le *Santo Cristo* une nouvelle fois. Oui, elle serait à bord au moment où le galion hisserait les voiles. Peu importaient les conséquences. Diego était capable de la tuer s'il découvrait qu'elle lui avait désobéi.

Après la disparition de don Pedro, son fils, âgé d'une trentaine d'années, lui avait succédé en tant que chef de famille. Devenu le tuteur légal de sa jeune demi-sœur, il était resté le seul maître de son sort après la mort de doña Isabel.

Maria ne connaissait pas très bien son frère, à cause de leur différence d'âge et parce que le jeune homme, toujours en voyage, se montrait rarement à la maison. Malheureusement c'était un être méchant et calculateur, rongé par une ambition sans limites, ce que Maria n'avait découvert qu'une fois placée sous sa férule.

Encore drapée dans ses crêpes de deuil, elle avait été arrachée à son Hispaniola et embarquée sur le *Santo Cristo* en partance pour l'Europe. Sans ambages, Diego lui avait alors annoncé qu'il avait promis sa main à un aristocrate espagnol.

Don Clemente de la Silva y Gonzalez ! Le prétendant qu'avait choisi Diego était un individu abject. Aujourd'hui encore, un frisson d'horreur parcourait l'échine de la jeune fille au souvenir du visage étroit de don Clemente. Son « fiancé » n'était pas précisément laid. Au contraire, son charme semblait opérer sur un grand nombre de femmes. N'eût été la moue dédaigneuse de sa lèvre inférieure et la lueur glacée de ses prunelles noires, il eût pu passer pour un homme séduisant. Son attitude distante recelait une grande sécheresse de cœur. En dépit de ses efforts, Maria n'était parvenue à éprouver pour lui que de la répulsion. Pendant les semaines et les mois qui avaient suivi leur première rencontre, elle avait compris que, sous sa carapace, don Clemente ne cachait que du vent. Dépourvu d'intelligence, accaparé par les plaisirs, il était devenu un pantin entre les mains habiles de Diego.

Assoiffé d'argent et de gloire, le frère de Maria s'était mis dans la tête qu'une union entre sa sœur et don Clemente lui ouvrirait les portes dorées de la cour de Philippe IV.

Don Pedro, de son vivant, n'aurait jamais approuvé les intrigues matrimoniales de son fils. Lui aussi avait rêvé d'un beau mariage pour sa fille mais jamais

contre son gré. En évoquant les souhaits de son père, Maria n'en était que plus révoltée contre les projets de Diego. C'était lui qui l'avait forcée à quitter sa maison adorée, lui qui avait eu l'idée saugrenue de l'emmener si loin de son île.

Maria préférait la vie calme d'Hispaniola et détestait l'Espagne dont seule la langue lui était familière. L'hypocrisie de l'aristocratie madrilène et de la cour la révoltait.

En vain avait-elle essayé de communiquer son amertume à son irascible tuteur. Cela se terminait toujours par des disputes. Diego avait toujours eu le dernier mot, jusqu'au jour où...

En dépit de sa situation précaire sur le quai sombre, Maria ne put réprimer un petit rire. Diego était devenu fou de rage à la vue du prétendant de sa sœur coiffé d'un pot de miel orné de fines ciselures d'argent. La jeune promise avait eu recours à ce moyen radical à seule fin d'empêcher l'annonce officielle de ses fiançailles.

Le soir précédent, elle avait imploré son frère de reconsidérer sa décision ou du moins d'en reporter la publication à une date ultérieure, mais Diego était resté de marbre. Ce fut ainsi que, le jour fatal qui devait se terminer par un engagement formel entre Maria et l'homme qu'elle haïssait, la fiancée avait osé l'incroyable : se rebellant contre son tuteur, elle avait humilié publiquement l'arrogant don Clemente. Des rires étouffés mêlés de cris de stupeur avaient retenti autour de la table fleurie du repas des fiançailles. Plus pâle qu'un mort, don Clemente s'était redressé, portant en guise de chapeau, sur ses boucles parfumées, un pot de miel que sa tendre moitié venait de lui renverser sur la tête. Le liquide sirupeux dégouttait lentement sur son front poudré puis sur son manteau de taffetas, déclenchant l'indignation, puis l'hilarité gênée de l'assistance.

Maria pensait que cet esclandre suffirait à mettre fin aux projets de son frère. C'était compter sans la persévérance de celui-ci. De toute son existence, elle n'avait vu Diego dans un tel état de fureur.

Sitôt après le départ des invités qui avait immédiatement suivi l'incident, il avait intimé à sa sœur l'ordre de l'attendre dans sa chambre. Peu après, il était allé la rejoindre. Une ombre altérait l'harmonie de ses traits et la balafre de son arcade sourcilière, souvenir du duel qui avait emporté leur père, était devenue livide.

— Je n'ai pas l'intention de te battre, avait-il déclaré en jetant la cravache qu'il tenait à la main, bien que tu l'aies mérité.

Dès le lendemain matin, Maria avait été conduite sous bonne escorte au couvent le plus proche où elle était restée enfermée pendant de longs mois, sans nouvelles. Par bonheur, au cours de l'unique visite qu'il avait consenti à lui rendre, Diego l'avait informée de son départ pour Hispaniola. Tremblante, elle avait appris qu'elle resterait prisonnière jusqu'à son retour.

— Quel sort me réserves-tu quand tu seras revenu ? questionna-t-elle.

— J'espère que don Clemente aura alors oublié cette fâcheuse affaire et qu'il nous fera l'honneur de te donner son nom.

Suffoquée, elle le regarda.

— Vas-tu poursuivre longtemps ce rêve insensé, Diego ? Don Clemente est un orgueilleux. Jamais il ne me pardonnera ce que j'ai fait.

Un sourire rusé éclaira le visage de Diego.

— Tu mésestimes tes attraits, petite sœur ! En dépit de tes maudits yeux de Lancaster, tu es devenue une véritable beauté à laquelle notre ami n'est pas insensible.

Ses yeux de Lancaster ! Combien de fois n'avait-elle pas entendu les hommes de sa famille déplorer la

couleur de ses yeux ! Ce n'était pourtant pas sa faute si don Francisco, son arrière-grand-père, s'était follement épris d'une Lancaster, l'avait fait enlever de la cour d'Elisabeth I^{re}, puis l'avait emmenée de force en Espagne où il l'avait déshonorée. Maria avait hérité des yeux bleu saphir de Faith Lancaster qui était à l'origine de l'inimitié qui régnait entre les Delgato et les Lancaster. Ces derniers n'avaient jamais accepté l'affront, même lorsque don Francisco avait voulu réparer l'outrage en épousant Faith. Dix ans plus tard, lors d'un combat naval entre l'armada espagnole et la flotte anglaise, le frère de Faith avait abattu le frère de don Francisco sur le pont de son vaisseau, de la même façon que le père de Maria avait supprimé sir William Lancaster deux ans auparavant. Née de l'enlèvement de Faith, la vendetta se poursuivait au fil des générations, nourrie du sang des deux familles. Les yeux bleus de Maria rappelaient constamment aux siens la haine qui opposait les deux clans.

— ... Car don Clemente n'est pas seulement séduit par ton joli visage ou par ta dot. Le fait que Sa Majesté la reine t'ait remarquée doit flatter sa vanité et sa soif d'ascension, dit Diego, poursuivant son explication.

— La reine ?

— Exactement ! Après tout, les Delgato sont une famille puissante dont nos souverains pourraient avoir besoin. Malgré la rareté de tes apparitions au palais, Sa Majesté semble avoir été frappée par ce qu'elle nomme « tes manières rustiques »... Sais-tu comment elle t'appelle ? Sa « Rose d'Espagne », probablement à cause de cette rose rouge que tu as eu la bonne idée de lui offrir lorsque tu as été présentée à la cour.

Maria secoua la tête, étonnée. Elle s'était ennuyée à périr dans l'interminable succession des salons rutilants de Philippe IV. Au milieu de ses courtisans, la physionomie ingrate de Marianne d'Autriche, reine

d'Espagne, avait suscité dans le cœur tendre de Maria un élan de sympathie. Cela ne devait pas être facile de vivre loin de son pays, en compagnie d'un vieux libertin. D'après les mauvaises langues, le roi comptait plus de trente enfants illégitimes à son actif et, jusqu'à la naissance du prince Charles, on avait craint que le trône ne manquât d'héritier.

Les infortunes de la reine avaient donc éveillé la compassion de la jeune fille. Ainsi, le jour de sa présentation elle lui avait timidement tendu une rose pourpre subtilement parfumée.

— *Dios*, Maria ! Cesse de rêvasser et écoute-moi.

— *J'écoute, mi hermano.*

— Nos parents ont fait de toi une enfant gâtée. Tu es devenue aussi sauvage que cette jungle que tu persistes à chérir. Je n'ai pas la faiblesse de *padre*. À présent que tu es ma pupille, je vais t'apprendre à obéir, dussé-je te rouer de coups.

Baissant les paupières, elle garda le silence et seul le bleu rare de ses iris qui flamboyait à travers l'épaisse frange de ses cils trahissait son ressentiment.

— Tu te soumettras à ma volonté, Maria. Oublie Hispaniola. Ton pays, c'est l'Espagne. Tu te marieras et tu vivras ici.

Elle sursauta comme sous l'effet d'une sentence de mort.

— *Por favor*, Diego ! Laisse-moi retourner à la maison et j'épouserai qui tu voudras, pourvu que je puisse vivre là-bas. Je vais mourir si tu m'obliges à rester en Espagne.

— Ne sois pas ridicule. Nous sommes nés ici, tous les deux. Je te répète que ton pays est l'Espagne. Pas cette île au bout du monde... Bah ! autant essayer de parler à un mur. À mon retour, dans un an, tu auras peut-être un peu plus de plomb dans ta cervelle d'oiseau.

Diego avait quitté la cellule monacale sur ces mots, sans même laisser à sa sœur le temps de lui répondre.

C'est à ce moment précis que la prisonnière décida de s'évader. Le soir même, une incursion à la cuisine du couvent avait permis à Maria de rassembler quelques provisions dans un sac de toile : des olives, du fromage, du pain et une fiole de vin. Elle avait ensuite regagné sa cellule où elle avait passé une nuit blanche. Le lendemain, après le dernier *Te Deum*, pendant que les nonnes se retiraient en silence dans leurs cellules, Maria avait longé les murailles de pierre et pris le chemin du port.

Grâce à son déguisement, son voyage s'était déroulé sans encombre. Elle avait dérobé une paire de culottes bouffantes et une chemise flottante dans la remise du couvent où les religieuses stockaient les vêtements des collectes. Avec sa petite taille, son corps menu et son visage fin dissimulé sous un chapeau informe, elle avait réussi à se faire passer pour un garçon et à arriver au port, à travers le dédale des rues obscures de Séville.

Un deuxième éclat de rire jaillit de la taverne, mais cette fois-ci Maria ne sursauta pas. Toute son attention était captée par le galion. Deux gaillards en costume de marin montaient la garde près de la passerelle. Dans la lumière incertaine du crépuscule, on pouvait apercevoir l'ombre des matelots sur le pont du vaisseau.

Maria humecta ses lèvres desséchées. Tout à coup, le bateau lui fit l'effet d'une forteresse. Avait-elle traversé tant d'épreuves en vain ?

Un roulement sur le pavé interrompit sa méditation. Une charrette chargée de barils et de malles s'avancait sur le quai. Le cœur battant, Maria contemplait le cocher qui, sautant à terre, venait de se lancer dans une discussion animée avec les deux gardes du bateau. C'était le moment ou jamais ! Soudain, Maria sortit de l'ombre, se propulsa vers la charrette et grimpa prestement sur les planches rugueuses. Ses doigts tremblants s'attaquèrent frénétiquement au cadenas d'un coffre avant de s'en prendre à la serrure d'une cantine. Tout

semblait verrouillé. Désespérée, la fugitive secoua de toutes ses forces une grosse malle garnie de cuir.

Des pas résonnèrent sur les pavés. Le souffle court, Maria s'aplatit au milieu d'un amas d'objets hétéroclites et de sacs. La malle bascula alors dans le vide et atterrit sur le quai avec un bruit d'enfer. Le sang de Maria se glaça dans ses veines. Après un temps mort qui lui parut plus long que l'éternité, la voix du cocher pleurnicha :

— *Ay de mi !* Je vous avais prévenu, *amigo*. Pauvre de moi ! Vous avez trop chargé la carriole. Qu'est-ce que je vais devenir maintenant ?

— La serrure est cassée, déclara une voix enrhumée. Va dire à don Diego que la dernière cargaison a été livrée. Quant à moi, je vais en informer le maître d'équipage. Toi, cocher, reste là jusqu'à ce qu'on revienne.

Les pas s'éloignèrent. Maria rampa doucement jusqu'au bagage endommagé et en souleva lentement le couvercle. La malle contenait des étoffes de satin et de soie. Sans réfléchir davantage, elle se glissa à l'intérieur et rabattit le couvercle sur elle. Au bout d'un moment, les voix s'approchèrent de nouveau. Comme à travers une cloison de coton, Maria, la gorge sèche, distingua celle de Diego.

— Encore, heureux que rien n'ait été volé ! grommela-t-il. J'ôterai le coût de la serrure de vos gages. Et maintenant au travail !

Soudain, la malle se mit à ballotter. Maria se retint aux parois. Peu après, son cocon de métal était déposé sur une surface plane et dure. Puis ce fut le silence.

Longtemps après, Maria émergea de sa cachette et laissa son regard errer sur le décor. Des tonneaux, des paquets, des valises et des ballots jonchaient le sol. Elle se trouvait dans la cale du galion... Un sourire triomphant illumina son petit visage. Elle avait réussi ! Elle était enfin sur le *Santo Cristo* ! Elle allait retourner à la maison !

2

Les rues et les quais aux abords de la Tamise grouillaient d'une foule bigarrée. Descendu d'une élégante calèche, Gabriel Lancaster contempla le *Raven* ancré dans le port de Londres. Le vaisseau était prêt à prendre le large le lendemain matin, emportant Gabriel et sa petite famille vers la colonie anglaise de Port Royal, en Jamaïque.

Sa sœur Caroline et sa jeune épouse Elisabeth s'étaient retirées dans la spacieuse cabine qui leur servirait de chambre pendant les sept semaines de la traversée. Leurs affaires se trouvaient déjà à fond de cale, ainsi que les objets que Gabriel se proposait de vendre à Port Royal : verroterie, batteries de cuisine, armes, vêtements.

Il n'avait pas l'âme d'un marchand. Les Lancaster passaient plutôt pour des guerriers. Mais le bateau, cadeau personnel du roi Charles II, et la très forte demande de produits manufacturés dans ces contrées lointaines l'avaient poussé à saisir certaines occasions.

La Providence semblait favoriser Gabriel Lancaster.

Charles II lui avait offert un domaine en Jamaïque, sans compter les bonnes nouvelles qu'Elisabeth lui avait annoncées le soir précédent. Il sourit à l'adresse des lanternes multicolores qui pavoisaient le bateau. À trente ans, l'aventurier s'était transformé en un homme respectable, paisible propriétaire foncier

s'apprêtant à regagner sa plantation de canne à sucre, époux exemplaire et bientôt père de famille.

Gabriel n'avait que douze ans en 1646, lorsque son père, sir William, officier de la couronne, l'avait emmené en France à la suite du prince de Galles. Pendant les obscures années de la guerre civile, alors que Cromwell menait ses Têtes rondes contre les Cavaliers du roi, puis ordonnait la décapitation de Charles I^{er}, les Lancaster s'étaient résolument rangés du côté de la monarchie. Ils avaient assisté en Ecosse au couronnement de Charles II. Dans la même année, ils participèrent à la désastreuse bataille de Worcester, après quoi ils avaient pris avec d'autres royalistes le chemin de l'exil.

À dix-huit ans, jeune gaillard turbulent, Gabriel trouvait le temps long à la cour de France. L'indigence et l'oisiveté des émigrés anglais lui paraissaient intolérables. Lorsque Rupert de Bavière, dit le Prince, devenu amiral de la pitoyable flotte du roi déchu, avait organisé une expédition aux Indes occidentales dans l'espoir de renflouer les coffres vides de la couronne anglaise, Gabriel s'était embarqué avec lui.

Ce fut alors qu'il tomba sous le charme des Caraïbes. La mer turquoise hérissée d'îles à palmiers et la splendeur pourpre des crépuscules tropicaux l'avaient ensorcelé.

Revenu en Europe, il ne cessait d'y penser, alors que Charles II et sa suite se déplaçaient de cour en cour, en quête de fonds et d'appuis qui permettraient la reconquête du trône d'Angleterre. Après la mort de Cromwell et la restauration de la royauté en 1660, lors d'une entrevue avec le roi, Gabriel avait fait allusion à son rêve de posséder une terre dans les Caraïbes.

L'île de la Jamaïque avait été reprise à l'Espagne en 1655 pendant le protectorat de Cromwell. Un contingent sous les ordres du général Venables et de l'amiral Penn avait chassé les derniers Espagnols.

Déterminé à garder ce territoire sous domination anglaise, Richard, le fils de Cromwell, l'avait peuplé de familles irlandaises littéralement déportées par ses soldats. Un grand nombre de ces colons involontaires avait rejoint les pirates qui infestaient les mers, d'autres moururent de fièvre. La Jamaïque était devenue un repaire de hors-la-loi mais Charles II avait pris la décision de rétablir l'ordre. Envoyer là-bas deux de ses plus fidèles partisans constituait un pas dans cette direction.

En 1661, Gabriel et sir William s'y étaient rendus, pleins d'espérance et d'enthousiasme. Leurs terres anglaises ayant été confisquées durant la guerre civile, ils aspiraient à une nouvelle vie. La chaleur, les nuées de moustiques et les conditions misérables de Port Royal ne les avaient pas découragés. La plantation, vingt mille acres de forêt vierge, fut baptisée Royal Gift. Ensemble, ils avaient choisi le site de la maison, après quoi les travaux de déblayage assurés par des esclaves noirs d'Afrique avaient commencé.

Au début de l'été 1662, les deux hommes avaient embarqué sur le *Griffin* en partance pour l'Angleterre où Caroline, la jeune sœur de Gabriel, les attendait. Sa mère, lady Martha, était décédée depuis longtemps. Sir William comptait ramener sa fille en Jamaïque et s'y installer définitivement. Ce fut alors que le drame se produisit.

Une grimace haineuse déforma le beau visage de Gabriel. Maintenant encore, il ne pouvait évoquer la mort de son père sans éprouver aussitôt une fulgurante douleur suivie d'un incoercible désir de vengeance.

Par quelle malchance leur bateau avait-il croisé le trajet de l'armada du Trésor espagnol effectuant son voyage annuel vers l'Espagne ? Quoi qu'il en soit, et pour leur plus grand malheur, le sloop anglais n'avait pu échapper à l'attaque conjuguée des vaisseaux

ennemis. Attaqué de flanc par une frégate, abordé, canonné, il avait été pris d'assaut par des soldats étrangers. L'équipage s'était défendu vaillamment, mais le nombre des assaillants avait eu raison de ses faibles forces. L'épée au poing, sir William et Gabriel s'étaient jetés dans un mortel corps à corps avec les envahisseurs. Leur flamme avait redoublé lorsqu'ils avaient aperçu, dans le camp adverse, don Pedro et Diego Delgado.

Tout s'était alors déroulé avec la rapidité de l'éclair. Soudain, sir William s'était affaissé, transpercé par la lame acérée de don Pedro, non sans lui avoir auparavant asséné un coup de dague. Gabriel s'était élancé au secours de son père, mais des soldats ennemis lui avaient barré le passage. Lorsqu'il parvint auprès du blessé ce fut pour constater qu'il ne vivait plus. Les yeux injectés de sang, il s'était redressé et avait abattu le tranchant de son épée sur la face abhorrée de Diego. Ce dernier s'était affalé d'un seul bloc sur le pont ensanglanté en poussant un cri effroyable. Gabriel avait levé son arme dans l'intention de porter un coup fatal à son ennemi. Ce fut alors qu'un groupe de soldats espagnols l'encercla. Pendant le combat acharné qui s'ensuivit, il perdit de vue Diego.

Combien de temps avait duré le combat, il n'aurait su le dire. Il avait désespérément cherché l'assassin de son père mais celui-ci s'était volatilisé. Au bout d'un moment, il avait eu l'impression que le *Griffin* s'était décollé de la frégate espagnole. Comme par miracle, les cordes qui maintenaient les deux navires amarrés avaient été rompues. Un cri triomphal avait retenti parmi les Anglais alors qu'ils se jetaient sur les Espagnols qui avaient eu la malchance de rester à bord. Au même instant, les masses rassurantes des bateaux de renfort s'étaient profilées à l'horizon. Le sloop endommagé avait été remorqué à Port Royal.

Malheureusement ni don Pedro ni Diego ne figuraient parmi les prisonniers.

Gabriel avait fait enterrer sir William au sommet d'une colline boisée qui surplombait la terre fertile de Royal Gift. Les yeux rivés sur la tombe de son père, il avait juré de se venger en versant le sang des Delgato.

— Gabriel ?

À l'arrière de la calèche la voix douce et voilée le ramena brutalement dans le présent, interrompant le flot de ses souvenirs.

— Vous n'allez pas me quitter comme cela, murmura Thalia Davenport. Vous ne me ferez jamais croire que les scrupules puissent vous étouffer ainsi brusquement. Je ne vous demande qu'une nuit, rien de plus.

— Ecoutez, Thalia...

— Vous sortez de Whitehall, le roi aurait pu vous retenir quelques heures de plus. Vous serez de retour avant l'aube et votre tendre moitié ne demandera pas mieux que de vous croire.

Gabriel émit un soupir. Il n'aurait jamais dû accepter de se faire raccompagner par Thalia. Neuf mois plus tôt, au moment où il s'était décidé à demander la main de Mlle Elisabeth Langlay, Gabriel avait rompu avec sa jolie maîtresse. Ils s'étaient quittés « bons amis », du moins le croyait-il. En guise de cadeau d'adieu, il lui avait offert l'élégant carrosse qui les avait amenés au bord de la Tamise.

Malheureusement, Thalia ne l'entendait pas de cette oreille. Elle n'avait jamais pu comprendre en quoi le mariage de son amant était un obstacle à leur liaison. L'adorable Mme Davenport avait en effet une vision toute personnelle de la fidélité. Le roi lui-même ne continuait-il pas à fréquenter la belle

Barbara Villiers alors qu'il avait épousé l'infante du Portugal ?

Veuve depuis trois ans, à l'âge de vingt-deux printemps, Thalia était allée grossir les rangs des courtisans qui gravitaient autour de la couronne royale.

Son visage de poupée au teint de porcelaine encadré par une cascade de bouclettes rousses apparut soudain à la fenêtre de la voiture. Ses magnifiques yeux bruns étaient tachetés d'or, ses lèvres carminées. Elle lança en souriant :

— Vous étiez pour moi le meilleur amant de Londres ! Vous l'êtes toujours. Venez avec moi, mon chéri !

Son regard caressa avidement la haute silhouette aux larges épaules sanglées dans une veste de satin, glissa vers les culottes serrées aux genoux et festonnées de dentelles.

— Une nuit, implora-t-elle. Votre femme vous aura pour le restant de ses jours.

— N'exagérez rien, ma chère. Je me suis laissé dire que lord Rochester partageait votre couche. Votre subit engouement pour ma personne ne saurait être qu'un simple caprice.

Thalia prit un air vexé.

— On dirait que vous voulez me faire croire que vous êtes amoureux de votre épouse, maugréa-t-elle.

— Je vous prie de laisser Elisabeth en dehors de tout cela.

La conversation prenait une tournure déplaisante.

— Et pourquoi ? glapit Thalia oubliant sa bonne éducation. N'est-elle pas une femme comme les autres ? Ou le grand Gabriel Lancaster aurait-il épousé une sainte ?

Elle renifla avant de poursuivre d'un ton insidieux :

— Auriez-vous peur d'elle à ce point ?

Gabriel la considéra un instant puis s'inclina froidement.

— Bonne nuit, Thalia. Merci de m'avoir raccompagné.

Le petit poing de la jeune femme se serra dans un geste de dépit.

— Vous n'êtes qu'un goujat, lança-t-elle rageusement. Un arrogant. Un orgueilleux. Je me demande comment cette pauvre Elisabeth fait pour vous supporter.

Un éclair traversa les prunelles vertes de Gabriel.

— Ne vous faites aucun souci pour elle. Elle semble ravie de me supporter.

Rouge de colère, Thalia lança perfidement :

— Elle supportera moins bien la situation lorsqu'elle découvrira qu'elle s'est mariée à un homme sans cœur. Car vous n'avez jamais aimé, Gabriel. Vous ignorez ce qu'est l'amour.

Indifférent aux appréciations de sa maîtresse, Gabriel fit demi-tour et se dirigea vers le *Raven*. La voix furieuse de Thalia retentit dans son dos.

— Adieu, Gabriel ! Je souhaite que vous rencontriez un jour une femme qui vous brisera le cœur.

— C'est impossible, madame, rétorqua-t-il, lui jetant par-dessus l'épaule un regard cruel. Vous venez de me faire savoir que je n'avais pas de cœur.

Il entendit un petit cri étouffé, puis le cocher fouetta les chevaux de l'attelage et la calèche s'éloigna.

Sur le pont, Gabriel salua le garde et se fraya un chemin vers sa cabine.

Dans la pénombre grise de la chambre, il distinguait le lit de sa sœur Caroline. Une mince cloison le séparait de la couche qu'il partageait avec Elisabeth. Caroline était immobile. Il ne pouvait apercevoir ses traits fins, ni les longs cils qui ombrageaient ses joues fraîches. Sa chevelure blonde luisait dans l'obscurité. Elle n'avait que seize ans. Gabriel se demandait s'il n'avait pas tort de l'emmener en Jamaïque. Un soupir

lui échappa. Après tout, Elisabeth n'avait jamais que deux ans de plus que Caroline.

La jeune fille ouvrit les yeux et reconnut la haute silhouette de son frère.

— Gabriel ? Tu viens de rentrer du palais ?

— Oui. Je suis désolé de t'avoir réveillée.

— Je ne dormais pas. Je suis trop excitée par la perspective de ce voyage.

Une ombre passa sur le visage de Gabriel.

— Es-tu certaine de vouloir venir ? questionna-t-il. Ne préfères-tu pas rester en Angleterre ?

— Avec tante Amanda ? Non, merci ! répondit-elle d'une voix véhémence.

— Alors ! Dors bien, ma chérie.

Il pénétra dans le réduit adjacent, considéra un instant la mince forme à peine esquissée sous les draps et commença de se dévêtir. Elisabeth dormait à poings fermés. C'était une créature délicate et elle attendait leur premier enfant. Peut-être était-ce une folie que de l'emmenner aussi loin de son pays.

Elle ne bougea pas lorsqu'il se glissa auprès d'elle. Il déposa un léger baiser sur son cou gracile puis se retourna sur le flanc. Le sommeil le fuyait. Au bout d'une demi-heure de vains efforts pour trouver le repos, il se releva et remit ses habits. Sur le pont, il contempla les eaux noires du fleuve dont le clapotis se brisait sur la coque du navire.

Les paroles fielleuses de Thalia le hantaient. C'était vrai qu'il n'était pas amoureux de sa femme. Certes, il éprouvait une immense affection pour elle, mais il ne l'aimait pas. Il en était sûr. Il était également vrai que, tout en appréciant énormément la compagnie des femmes, il n'en avait jamais aimé aucune.

« C'est très bien ainsi », pensa-t-il. L'absence de passion dans sa vie le mettait à l'abri de toutes les souffrances morales que son père avait endurées lors de la disparition de sa bien-aimée lady Martha.

Il haussa les épaules et fixa le sombre miroir de l'eau, dans lequel se reflétaient les flammes vermeilles des lanternes. Un bâillement le secoua. De retour dans la cabine, il s'endormit sitôt que sa tête eut touché l'oreiller.

Un baiser sur la joue le réveilla. Elisabeth était assise sur le bord du lit.

— Déjà debout ? sourit-il. Vous allez vous habituer très vite à la dure existence des épouses de planteurs.

Un délicieux incarnat colora les pommettes pâles de la jeune femme. Sans être une véritable beauté, elle passait pour jolie avec ses beaux cheveux mordorés, sa bouche douce et ses grands yeux gris.

Elisabeth se considérait comme la femme la plus fortunée qui soit. Elle n'avait rien fait pour mériter le bonheur de devenir une Lancaster. Elle regarda Gabriel avec adoration, ouvrit la bouche pour répondre, mais la voix limpide de Caroline l'interrompit.

— Gabriel ! Elisabeth ! Le bateau est en train d'appareiller. Dépêchez-vous si vous voulez admirer Londres pour la dernière fois.

Gabriel rejeta les draps en riant, enfila ses vêtements à toute vitesse. Il ne prit que le temps de jeter un peu d'eau fraîche sur son visage. Après quoi, saisissant la main fragile de sa femme, il l'entraîna sur le pont. Caroline était appuyée au bastingage.

— Regardez ! s'écria-t-elle.

Alors que le *Raven* glissait lentement sur la Tamise en direction de la Manche, les tours et les dômes de Londres disparaissaient dans les brumes matinales. Gabriel passa une main nerveuse dans ses boucles brunes. « Serons-nous heureux en Jamaïque ? » s'interrogea-t-il.

— J'ai hâte d'arriver, gémit Caroline, faisant écho à ses pensées.

Gabriel jeta un coup d'œil vers sa sœur. C'était une vraie Lancaster. Elle avait les yeux bleu saphir et les

cheveux dorés de sir William. Gabriel, quant à lui, avait hérité de sa mère une chevelure d'un noir bleuté et des prunelles vert émeraude. Et pourtant, frère et sœur se ressemblaient. La perfection de leurs traits s'ajoutait à la finesse de leur élégante silhouette. Ils avaient le même sourire étincelant et une profonde affection les liait, malgré leur différence d'âge.

Gabriel enlaça d'un bras Caroline et de l'autre Elisabeth. Tous trois restèrent un long moment sur le pont à contempler la grande cité qui s'estompait peu à peu dans le lointain.

Ils ignoraient qu'au même instant, à Séville, le *Santo Cristo* traversait la baie de Biscaye emportant à son bord la tragédie et la mort.

3

Une violente secousse et des éclats de voix tout proches réveillèrent Maria en sursaut. Le cœur battant la chamade, elle bondit hors de la couche qu'elle s'était confectionnée avec des sacs de farine et se glissa derrière l'amoncellement des bagages.

Les longues journées qui avaient suivi son évasion n'avaient pas atténué sa vigilance. Elle avait toujours choisi soigneusement ses abris nocturnes, prenant garde à ce qu'ils la dissimulent parfaitement. Mais cet après-midi-là, vaincue par la moiteur suffocante, elle s'était assoupie sur les sacs.

Ecrasée sous la succession des ponts, la soute était un lieu lugubre qu'aucun rayon de soleil ne parvenait jamais à éclairer. Avec le temps, la passagère clandestine avait réussi à distinguer une vague lueur dans les ténèbres. De jour en jour, l'image abhorrée du couvent s'estompait dans son esprit. Elle se consolait en se répétant que chaque heure qui s'écoulait la rapprochait de son salut.

Le risque que Diego la découvrit avant l'escale traditionnelle aux Canaries la hantait. Dans ce cas, elle savait qu'il n'hésiterait pas à la renvoyer en Espagne par le premier bateau.

Après... Maria avait son plan.

Les deux matelots qui avaient réveillé la jeune femme s'éloignaient, chargés du lourd baril d'eau

qu'ils étaient venus chercher. Encore une chance que l'eau douce soit stockée à fond de cale ! La bouteille de vin qu'elle avait subtilisée aux sœurs du couvent était vide, ses maigres provisions, pourtant parcimonieusement rationnées, touchaient à leur fin.

Elle attendit que les deux compères gravissent les marches étroites avec leur fardeau. Lorsqu'ils disparurent, elle frissonna. S'ils l'avaient trouvée et livrée à Diego...

Elle préférait ne pas penser à cette inévitable confrontation qui viendrait tôt ou tard. Maria savait que la colère de Diego serait terrible, plus terrible encore qu'elle ne l'avait été le soir où elle avait renversé le pot de miel sur la tête parfumée de don Clemente. Maria se sentait prête à affronter le supplice de la roue, pourvu que cela fût après la première escale.

Le *Santo Cristo* avait mis le cap sur les Canaries.

Trois jours plus tard, le vaisseau voguait sur l'Océan. Au fond de son repaire, Maria écoutait le clapotis de l'eau sur la coque. Ses vivres étaient épuisés. Elle ne possédait aucune arme en dehors d'un petit stylet de Tolède.

Affamée, sale, elle sentait une sourde exaspération l'envahir. Non, elle n'avait plus aucune excuse : il était temps de se montrer à Diego. Les gargouillements de son estomac vide ponctuaient ses tristes pensées.

Après quelques instants de réflexion, Maria se redressa, traversa la soute d'un pas résolu et commença l'ascension des marches qui menaient aux ponts supérieurs. Sur la dernière marche, elle saisit les bords mous de son chapeau, l'enfonça sur ses boucles brunes, après quoi elle entama la partie la plus périlleuse de son parcours.

Jusque-là, la chance lui avait souri. D'après les rayons dorés qui pénétraient par les interstices des

planches, il faisait jour, mais il lui était impossible de deviner l'heure. Maria longea les parois d'un étroit corridor. Alors qu'elle se préparait à emprunter le dernier escalier, celui du grand pont, la chance l'abandonna.

Un colosse déboucha par une porte et lança d'une voix éraillée :

— *Arriba*, mon garçon ! Qu'est-ce que tu fabriques, nom d'une pipe ?

La suspicion du géant se mua en certitude lorsqu'il vit la petite silhouette sursauter. Il fit un pas en avant, aperçut deux yeux bleus immenses au milieu d'une petite figure blême. Le matelot se rua alors vers les marches en hurlant le nom du capitaine.

Maria déboula sur le pont comme si elle avait la mort aux trousses, se figea en clignant des paupières, aveuglée par la lumière crue. Deux grosses mains l'empoignèrent aux épaules, la forçant à faire demi-tour. Son chapeau dégringola, libérant la sombre chevelure qui se répandit dans son dos. Son agresseur la contempla d'un air hébété.

— *Dios !* Une femme ! grogna-t-il.

D'autres matelots arrivaient en courant. Un cercle de mines patibulaires, menaçantes, se forma autour de Maria, qui leva la main. Le stylet de Tolède décrivit une trajectoire étincelante et heurta avec une efficacité fatale le géant qui la tenait prisonnière. Un hurlement déchira l'air limpide, puis le colosse relâcha sa proie et se recroquevilla en tenant sa main tailladée.

Libérée, elle recula. Le dos contre le bastingage, elle faisait face à l'ennemi. Derrière elle, il n'y avait que l'abîme bleu-vert de la mer et l'azur éblouissant du ciel. Les hommes progressaient lentement. Toutes sortes d'émotions se lisaient sur leurs faces grimaçantes. Maria, collée au bastingage, était plus déterminée que jamais.

Le vent s'engouffrait dans les voiles, faisant claquer les étais noirs. Il plaquait contre le corps de Maria ses pauvres vêtements, révélant sa fragile minceur. La lame effilée qu'elle brandissait de façon menaçante contrastait étrangement avec la beauté séraphique de ses traits. Le bleu de ses iris scintillait à travers l'épaisse frange des cils, ses lèvres pincées et son petit menton fièrement dressé trahissaient sa ferme résolution de combattre quiconque oserait l'approcher.

Quelques secondes, qui parurent une éternité, s'écoulèrent pendant lesquelles chasseurs et victime s'observèrent en silence. Ensuite, une rumeur ébranla les matelots. Maria crut qu'ils se préparaient à se jeter sur elle et ses doigts étreignirent farouchement la garde de son couteau.

— *Caramba !* Que se passe-t-il ? fit une voix en provenance de la passerelle.

L'angoisse se dénoua dans la gorge de Maria. Elle était sauvée. Mais pas par son frère ! Cette voix providentielle appartenait au cousin de Diego, Ramon Chavez, vice-commandant du navire.

Le jeune homme se fraya un passage parmi les matelots rassemblés autour de Maria. Lorsqu'il la vit, ses yeux gris sombre s'écarquillèrent.

— *Dios ! Maria !* Par tous les diables, que fais-tu sur ce navire ?

— Je retourne à Hispaniola avec vous, rétorqua-t-elle d'un ton fêlé.

Ramon étouffa un soupir puis se tourna vers les hommes.

— À vos postes ! ordonna-t-il. La jeune dame est la sœur du capitaine. Elle voulait nous faire une surprise.

Une nouvelle rumeur parcourut la bande des matelots. Quelques sourires en coin fleurirent sur certaines physionomies après quoi les marins se dispersèrent. Ramon regarda Maria.

— Tu aurais tout intérêt à m'expliquer pourquoi tu te trouves sur ce rafirot avant que nous voyions Diego.

Par sa mère, Ramon était cousin de Diego. Maria le connaissait depuis toujours. La plantation des Chavez s'étirait à quelques milles de la demeure des Delgato. Justina, la sœur de Ramon, était la meilleure amie de Maria.

— Tu devrais tout me raconter, mon pigeon, si tu veux que je puisse t'aider.

Elle secoua vigoureusement sa tête brune.

— Ô Ramon, il fallait que je m'évade ! Diego m'aurait laissée moisir dans ce couvent... Il ne voulait rien entendre. Je n'avais pas d'autre choix. Épouser don Clemente ou filer, comprends-tu ?

Sous l'effet de l'indignation, ses prunelles flamboyèrent. Ramon souriait. Connaissant Maria, il comprenait parfaitement. Maintes fois il avait pris sa défense auprès de Diego, ce qu'elle ignorait évidemment. Il avait donc un aperçu très clair de la situation.

Il la regarda avec sympathie.

— Bien sûr que je te comprends ! Mais lui...

La terreur qui se peignit sur le visage de son interlocutrice lui fit regretter ses paroles.

— N'aie crainte, mon petit, murmura-t-il. Je ne le laisserai pas te faire du mal. De toute façon, il n'est pas du genre à te jeter aux requins même s'il menace de le faire.

Là-dessus, il saisit la petite main glacée.

— Suis-moi. Un bain ôterait à Diego la possibilité de te flairer avant de te voir.

Une heure plus tard, métamorphosée, Maria attendait dans les quartiers de son sauveur. Plusieurs baquets d'eau chaude, miraculeusement procurés par Ramon, avaient rendu à sa peau sa blancheur satinée et à ses cheveux leur brillant de soie.

Son costume était un amalgame de pièces variées que Ramon avaient achetées en Espagne pour sa mère et pour ses sœurs. La chemise fine était destinée à Justina. Des jupons garnis de dentelle de Flandres, le présent de Juanita, bruissaient à chacun de ses mouvements. En attendant d'être offertes à Consuelo, des mules de soie ornaient les petits pieds de Maria. Un corsage de satin rose aux manches bouffantes, brodées de fils multicolores, et une jupe taillée dans le même tissu parachevaient sa mise. Maria considérait l'ourlet de la jupe qui traînait sur le tapis.

— Je n'avais jamais remarqué que Josefa était aussi grande !

Un sourire involontaire fendit les lèvres de Ramon.

— Tu atteindras sa taille quand tu auras son âge, mon chou.

Elle l'avait toisé en levant son petit nez droit. Puis, le sourire du jeune homme s'était effacé.

— Je vais voir Diego et l'informer de ta présence sur le bateau. Ne t'inquiète pas, *chica*. Il ne te touchera pas.

Deux yeux bleu saphir empreints d'appréhension se fixèrent sur Ramon. Il avait pris le menton de sa protégée avec douceur.

— Mon père et moi n'aurions jamais dû lui permettre de t'enlever à ta maison d'Hispaniola. Bien sûr, légalement il a tous les droits sur toi et nous aucun, mais depuis ton départ nous n'avons pas cessé de parler de toi.

La blancheur de son sourire illuminait son beau visage basané.

— Justina ne nous aurait pas laissés t'oublier. J'avais pris la décision de parler de toi à Diego dès mon arrivée en Espagne mais j'avoue qu'il est parvenu à me convaincre que tu étais parfaitement heureuse. Quant à toi, *chica*, il y a encore deux mois, tu corroborais les affirmations de ton frère.

— J'ignorais encore à quel point il pouvait se montrer cruel. Avouer mon malheur, c'était trahir ma loyauté envers lui. D'autre part, j'étais loin d'imaginer que tu voulais m'aider.

— Oublie ta loyauté, *chica*. Diego a beau être ton tuteur, mon père est son oncle et pourrait exercer sur lui une certaine autorité. Nous ne le laisserons pas détruire ta jeunesse.

Sur ces mots, il était parti à la recherche de Diego. La jeune femme attendait maintenant, debout au milieu de la cabine du vice-commandant. Au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, ses craintes augmentaient. Son angoisse culmina lorsque le lourd battant de la porte s'ouvrit et que Diego fit irruption dans la pièce. Il tenait une baguette souple et le masque de la colère le défigurait : au-dessus de son sourcil la pâle cicatrice virait au blanc ivoirine et ses lèvres crispées formaient une ligne haineuse. Fidèle à sa promesse, Ramon l'escortait.

Diego fusillait sa sœur du regard.

— *Por Dios !* Comment as-tu osé me faire ça ?

Déjà, la main armée de la baguette se levait. Plus rapide encore, Ramon empoigna le bras de son cousin.

— Non, *mi primo*. Si tu la bats, tu auras affaire à moi.

Les deux hommes se jaugèrent du regard et, pendant une fraction de seconde, Maria eut l'affreux pressentiment qu'ils allaient s'entre-tuer. Puis Diego parut maîtriser sa colère.

— Très bien, dit-il en dégageant son bras. Je ne la battrais pas, même si elle le mérite à plus d'un titre.

D'une voix traînante il ajouta à l'adresse de sa sœur :

— Seule l'intervention de Ramon m'empêche de te jeter par-dessus bord. Et puisque mon cher cousin semblait mettre un point d'honneur à jouer le rôle d'ange gardien, je te laisse sous sa garde jusqu'à

Hispaniola. Prie, ma belle, pour que ma colère soit apaisée à notre arrivée, sinon... Ramon ne sera pas toujours à tes côtés, n'est-ce pas ?

Diego pivota sur ses talons et sortit de la chambre sur ces mots. Un lourd silence s'ensuivit.

— Eh bien, il semble que je sois devenu ton tuteur à titre provisoire, dit en souriant Ramon au bout d'un moment.

Elle jeta ses bras autour de sa taille.

— Ô Ramon ! j'ai eu si peur. J'ai cru que vous alliez vous battre pour de bon.

— Ton frère ne s'engage jamais dans un combat perdu d'avance, dit-il en effleurant les boucles soyeuses de Maria. Maintenant, reste ici. Je vais te chercher un bon repas.

De nouveau seule, elle émit un profond soupir. Sauvée ! Diego avait été mis hors d'état de lui nuire et quel que fût le sombre châtement qu'il devait déjà concevoir, c'était pour l'instant partie remise. Elle souleva le bas de sa robe et se mit à danser dans la cabine exigüe.

Ramon avait cédé ses appartements à Maria et s'acquittait de sa tâche de tuteur avec un sérieux exemplaire. Il la présenta à ses subordonnés, lui montra les dauphins qui s'ébattaient quelquefois aux alentours du bateau, lui apprit à identifier chaque vaisseau qui accompagnait le *Santo Cristo* vers les Caraïbes. Dans les premiers temps, Diego afficha à l'égard de sa sœur une indifférence absolue. Le jour où elle commença à prendre ses repas à la table des officiers, il dut changer d'attitude. Une semaine plus tard, il alla jusqu'à s'enquérir de sa santé. Progressivement, il commença de rétablir son autorité sur elle, tandis que Ramon, en excellent diplomate, se laissait déposséder de sa tutelle.